

& continua ses études dans une maison qu'il avoit fait bâtir à Ferrare. Cette maison étoit simple; & comme quelqu'un lui demanda, pourquoi il ne l'avoit pas rendue plus magnifique, ayant si noblement décrit dans son *Roland* tant de palais somptueux, de beaux portiques, & d'agréables fontaines; il répondit qu'on assembloit bien plutôt & plus aisément des mots que des pierres. Il avoit fait graver au-dessus de la porte de sa maison, un distique, que peu de ceux qui bâtissent aujourd'hui, seroient en droit de mettre sur leurs édifices.

*Parva, sed apta mihi, sed nulli obnoxia, sed non  
Sordida, parva meo sed tamen ere domus.*

L'Arioste se trouvoit alors dans une situation aisée, ayant été comblé de présens considérables du duc de Ferrare, du pape Léon X. qui sans des raisons politiques, l'auroit élevé à la pourpre; du cardinal Farnese, du cardinal Bibiena, du marquis de Vasto, & de plusieurs autres personnes du premier rang. Son goût aidé de la fortune, lui permettoit de faire tous les changemens qui lui venoient dans l'esprit pour orner son domicile; mais il avouoit lui-même qu'il en usoit avec sa maison comme avec ses vers, qu'il corrigeoit si souvent, qu'il leur ôtoit ces grâces & cette beauté que produit le premier feu de la composition.

Cependant, quelques défauts qu'il ait pu trouver dans ses vers, il est certain que toute l'Italie les admire. Il avoit encore le talent de lire parfaitement bien, & il animoit d'une façon particulière tout ce qu'il prononçoit. Aussi souffroit-il infiniment d'entendre lire ses ouvrages de mauvaise grace. On raconte à ce sujet, que passant un jour devant la boutique d'un potier, il entendit que cet homme récitoit une strophe du *Roland* (la trente-deuxième du premier livre), où Renaud crie à son cheval de s'arrêter:

*Ferma, bajardo mio, deh ferma il piede,  
Che l'esser senza te troppo mi nuoce, &c.*

mais le potier déclamoit ces vers si mal, qu'Arioste indigné brisa avec une canne qu'il avoit à la main, quelques pots qui étoient sur le devant de la boutique. Le potier lui fit des reproches fort vifs de ce qu'il en agissoit ainsi avec un pauvre homme qui ne l'avoit jamais offensé. Vous ignorez, lui répondit l'Arioste, l'injure que vous venez de me faire en face; j'ai brisé deux ou trois pots qui ne valoient pas cinq sols, & vous avez estropié une de mes plus belles strophes, qui vaut une somme considérable. Il s'appaîsa pourtant, & lui paya ses pots.

Il étoit simple & frugal pour sa table; ce qui lui a fait dire dans quelque endroit de ses ouvrages, qu'il auroit pu vivre du tems que les hommes se nourrissoient de gland. Malgré sa sobriété & la foiblesse de son tempérament, il ne put se garantir des pièges de l'amour. Il eut deux fils de sa première maîtresse. Il lia dans la suite une intrigue avec une belle femme nommée *Genevra*. Il devint encore épris d'une autre dame parente de son ami Nicolo Vespucci. C'est pour cette dernière qu'il fit en 1513, le sonnet qui commence:

*Non so s'io potrò ben chiuder in versi.*

Ayant un jour trouvé cette maîtresse occupée à une espèce de cote-d'armes pour un de ses fils, qui devoit se trouver à une revue, il fit la comparaison qu'on trouve dans la 54. strophe du 24. livre de *Roland*, touchant la blessure que Zerbin, prince d'Ecosse, avoit reçue de Mandricard. Quoique je n'ose entreprendre d'excuser les amours de l'Arioste, dit Harington, cependant je me persuade que vû le célibat où ce poète a vécu, & la puissance des attraits des charmes diables qui l'ont séduit, il n'aura pas de peine à obtenir sa grâce de la plupart de ceux qui liront sa vie.

C'est dommage qu'il n'ait connu les pays étrangers que par récit; car il en eût tiré beaucoup d'utilité pour l'embellissement de ses portraits; mais il ne voulut point sortir de sa patrie, & même il témoigne dans une de ses satyres, son peu de goût pour toute espèce de voyage, & son amour pour les seules beautés de son pays.

*Chi vuol andare a torno, a torno vada,  
Vegga Inghilterra, Ungberia, Francia e Spagna:  
A me piace habitar la mia contrada.  
Vista ho Toscana, Lombardia, Romagna,  
Quel monte che divide, e quel che serra  
Italia, e un mare e l'altro che la bagna;  
Questo mi basta; il resto della terra,  
Senza mai pagar l'oste, andrò cercando  
Con Tolomeo, sia il mondo in pace o in guerra.*

Il mourut à Ferrare en 1534, âgé de 59 ans. Il eut toujours de grands égards pour sa mere, qu'il traitoit avec beaucoup de respect dans sa vieillesse, & il en parle souvent dans ses satyres & dans ses autres ouvrages. Il dit dans un endroit:

*L'età di cara madre, mi percuote di pietà il cuore.*

Sa bienfaisance, sa conduite, son honnêteté le firent aimer de tous les gens de bien pendant sa vie, & regretter de tous les honnêtes gens après sa mort.

Il prit pour modele Homere & Virgile dans son *Orlando*. Virgile commence ainsi:

*Arma virumque cano.*

L'Arioste:

*Le donne, i cavalier, l'arme, gli amori,  
Le cortesie, l'audaci imprese io canto.*

Virgile finit par la mort de Turnus, l'Arioste par celle de Rodomont:

*Bestemmiando fuggi l'anima sdegnosa,  
Che fu sì altera al mondo, e sì orgogliosa.*

Virgile loue extrêmement Enée pour plaire à Auguste, qui disoit en être descendu: Arioste relève Roger, pour faire honneur à la maison d'Est. Enée avoit sa Didon qui le retenoit; Roger étoit captivé par Alcine.

Arioste s'étoit d'abord fait connoître par des satyres, ensuite par des comédies dans lesquelles on remarque beaucoup d'art & de comique; celle intitulée *gli suppositi*, les supposés, mêlée de prose & de vers, fut la plus estimée. Il y regne un juste milieu entre le ton élevé & le bas, ton qu'aimoit l'antiquité. Il est le premier qui ait employé pour le théâtre comique, le *verso sdrucciolo*; ce sont des vers de dix syllabes; il est évident qu'il avoit dessein par ce moyen d'approcher le langage comique, le plus qu'il étoit possible, du discours ordinaire. Il a fait aussi quelques poésies latines qui ont été insérées dans le premier tome des *délices des poètes d'Italie*, & qui y sont confondues avec celles de divers autres poètes de médiocre réputation.

Enfin l'Arioste songea sérieusement à son grand poème de *Roland le furieux*, & le commença à peu près à l'âge de 30 ans. C'est le plus fameux de ses ouvrages, quoiqu'on en ait porté des jugemens très-différens. Le premier de tous, celui du cardinal Hippolite d'Est, ne lui fut pas favorable; car, quoiqu'il lui fût dédié, il dit à l'auteur, après l'avoir lu, où diable avez-vous pris tant de fadaïses, seigneur Arioste? Cependant Muret & Paul Jove ont cru que l'ouvrage passeroit à l'immortalité; & l'on peut dire qu'il en a assez bien pris le chemin, puisqu'il y a peu de pays où il n'ait été imprimé, ni de langues répandues en Europe, dans lesquelles il n'ait été traduit. Jamais pièce ne fut remplie de tant de choses différentes, de combats, d'enchantemens, d'aventures bizarres, que ce poème de l'Arioste; & il paroît qu'il n'a rien oublié de ce que son génie & son industrie ont pu lui suggérer pour les ornemens de son ouvrage.

Il n'a pourtant pas donné à son style ce caractère de sublime & de grandeur qui convient à la poésie épique; & même plusieurs critiques osent douter que ce soit un véritable poème épique, à en juger suivant les règles de l'art. Ils disent que l'unité de l'action n'est point dans le *Roland*, & que ce poème n'est régulier ni dans l'ordonnance, ni dans la proportion des parties. L'auteur mêle presque partout le faux avec le vrai, & fait jurer le vrai Dieu par l'eau du Styx. Ici le poète a trop de feu; ailleurs il est trop rempli d'événemens prodigieux & surnaturels, qui ressemblent aux imaginations creuses d'un malade. Ses héros